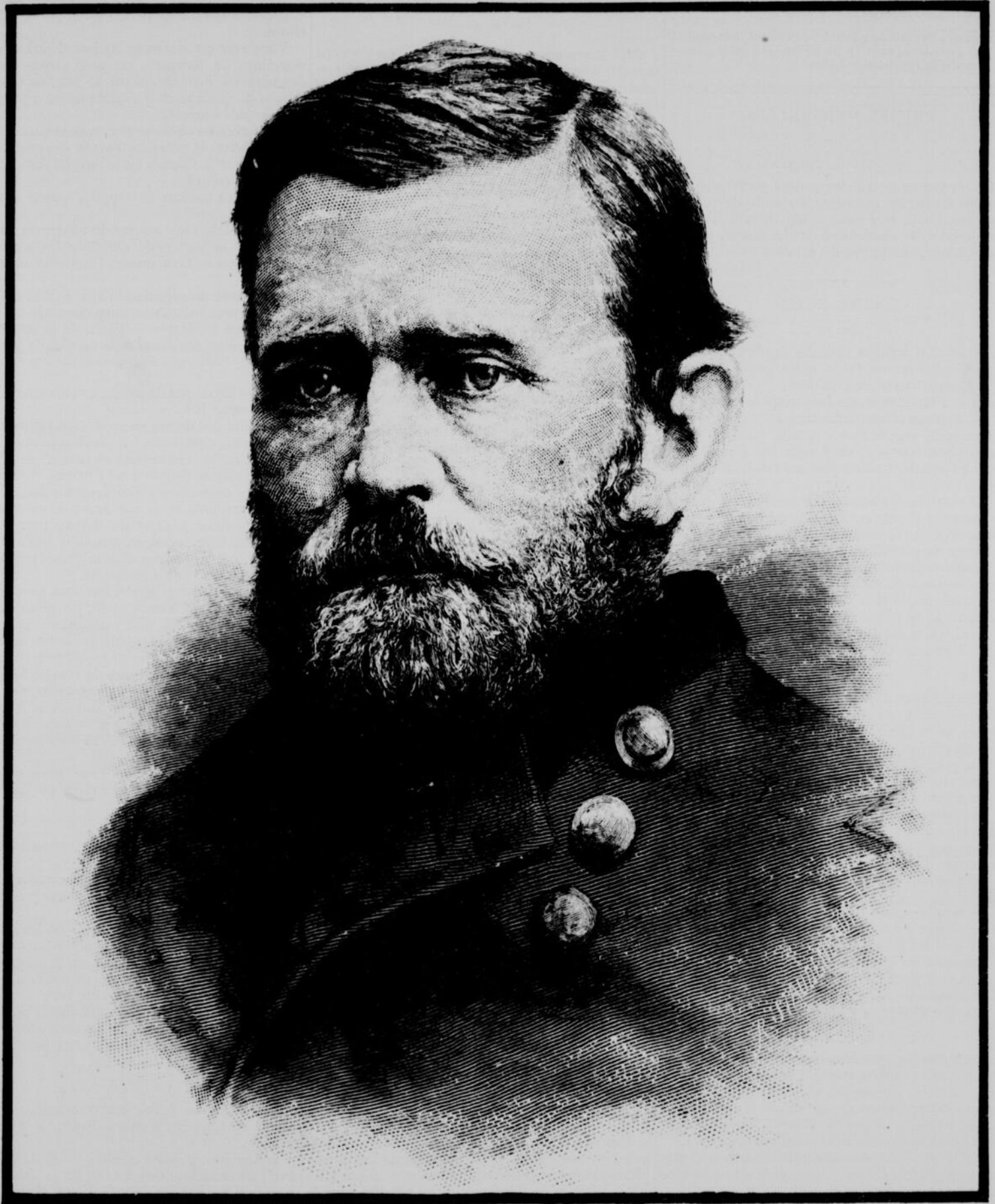


# LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No. 65. — Samedi, 1er août 1885  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LE GÉNÉRAL U. S. GRANT, EX-PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS, MORT LE 22 JUILLET

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 1er août 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles.—Entre-nous, par Léon Le dieu.—A propos d'un acrostiche par Maurice O'Reilly.—Notes et impressions La Porteuse de Pain (suite).—La balançoire.—Un conseil par semaine.—Poésie : Mélancolie, par Théodore G.—Le général Grant.—Récréation de la famille : Charade et rébus.—Choses et autres.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Portrait du général U. S. Grant, ex-président des Etats-Unis, mort le 22 juillet.—La balançoire.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## PRIMES MENSUELLES

## QUINZIÈME TIRAGE

Le quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de juillet), aura lieu lundi, le 3 août, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le public est invité à y assister.

## ENTRE-NOUS



N est à peine revenus de l'enthousiasme qui a remué toute notre population pendant la semaine dernière.

On conservera longtemps le souvenir du retour de nos volontaires.

L'émotion gagnait tout le monde, grands et petits étaient ivres de joie, et jamais les cœurs n'ont battu à l'unisson comme pendant ces jours de bonheur.

J'ai entendu des hommes graves avouer n'avoir pu travailler le jour et le lendemain de l'arrivée des volontaires, et croyez bien que jamais je n'ai trouvé le métier de journaliste aussi dur que ces jours-là.

Pendant que tout le monde se livrait sans souci aux émotions de cet événement, j'avais, comme mes collègues, la rude tâche d'en décrire les mille incidents et de dire au public ce qu'il avait fait.

Aussi, Dieu sait ce que nous avons écrit dans ces moments de délire général !

\*.\*

Dire que tout a marché au goût général et au mien, ne serait pas exact, et même j'ai été parfois furieux de ce que j'ai vu.

C'est ainsi qu'à la revue, j'ai remarqué avec peine, que la place d'honneur n'était pas donnée au 65<sup>me</sup>, auquel elle revenait de plein droit.

On a commis en cette occasion une grossièreté. La foule, réunie sur le terrain de la revue, la foule elle-même, semblait avoir perdu la tête et ne reconnaissait plus ceux qui avaient bien mérité de la Patrie.

Savez-vous ceux qui ont été le plus applaudis au défilé ?

Je vous le donne en cent, je vous le donnerais en mille que vous ne devineriez pas.

Ce sont les Ecossais !  
Pourquoi les Ecossais ? grand Dieu ! Pourquoi ? Serait-ce parce qu'ils n'ont rien fait pendant toute la campagne ou parce qu'ils portent des jupons ? Mystère et jupons !

\*.\*

Dans une de mes dernières causeries, je parlais des mauvais portraits que l'on voit exposés tous les jours dans les vitrines des encadreurs, et je fis à ce propos des réflexions qui furent prises en très mauvaise part par plusieurs personnes. Des artistes se sont même crus visés d'une manière spéciale.

J'ai bien ri de ces susceptibilités, et quelques amis que j'avais choisis pour confidentes de la ruse dont je me suis servi, s'en sont très amusés.

Je m'explique :  
En relisant les *Guêpes* d'Alphonse Karr, je trouvai dans le volume de 1840, des réflexions si bien touchées au sujet des portraits, que je résolus de les copier textuellement. Je prévins des in-

times, de ma résolution de ne pas donner ces lignes comme une citation, afin de voir l'effet qu'elles produiraient. Je me doutais bien que certaines personnes les prendraient pour elles et qu'elles allaient faire pleuvoir sur moi les épithètes les plus malsonnantes.

C'est ce qui est arrivé.

J'ai envoyé aussitôt un numéro du MONDE ILLUSTRÉ à Nice, où vit encore le vieillard qui fut l'un des meilleurs écrivains de France, Alphonse Karr, et je lui ai écrit ce qui s'était passé, afin de lui prouver une fois de plus tout ce qu'il y a de toujours vrai dans les lignes qu'il a écrites en 1840.

\*.\*

Ah ! bonnes gens qui supposez qu'on s'occupe tant de vous, vous n'avez pas changé depuis cinquante ans, et les ridicules de notre pauvre humanité seront toujours les mêmes !

Je ferai un pari avec qui voudra que si je disais : "Avant hier soir je suis passé dans une rue, que je ne nommerai pas, et j'ai entendu écorcher le *Petit Bleu* d'une manière atroce, par un musicien qui se croit très bon musicien, et qui ferait mieux de se faire maçon."

Si je disais donc ce qui précède, je parie que je recevrais le lendemain cinquante lettres que m'adresseraient cinquante individus qui se reconnaîtraient dans ces lignes.

Ah ! bonnes gens ! bonnes gens !

\*.\*

Ceci me remet en mémoire un procès qui a eu un certain retentissement en France, il y a quarante ans.

Un journal, *Le Figaro*, je crois, publia un jour un article, une charge à fond contre les mœurs de Babylone.

Le public s'émut de l'affaire, et après mure délibération le parquet jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était de poursuivre les propriétaires du journal pour outrage aux bonnes mœurs.

Le jour du procès, le procureur général s'éleva contre les tendances déplorables de certains écrivains sans pudeur qui ne rougissent pas de salir leur plume par de semblables écrits ; la société avait été outragée, il fallait un châtement sévère, etc., etc.

Le brave journaliste écoutait en riant dans sa barbe.

Le procureur général s'en aperçut et en profita pour redoubler d'éloquence et faire pleuvoir les injures sur le cynique personnage qui accueillait si bien cette harangue.

Quand vint le tour de l'avocat de la défense, il se contenta de dire quelque chose dans ce sens :

—Messieurs les jurés, il y a eu évidemment erreur dans toute cette affaire, ce n'est pas mon client que l'on aurait dû poursuivre, mais bien saint Augustin.

—Saint Augustin ! s'écrie le président de la Cour. Que signifie cette mauvaise plaisanterie ?

—Saint Augustin ! hurle le procureur général, voyez, messieurs les jurés, l'accusé insulte l'une des gloires les plus pures de notre sainte Eglise !

—Saint Augustin ! répétèrent les jurés ahuris. Saint Augustin !

—Eh oui ! messieurs, continua le savant avocat, tout cet article a été pris mot pour mot dans saint Augustin.

Il tend le livre au président de la Cour, on se précipite, on se bouscule, on veut voir, on veut lire, on lit.

C'était bien vrai, tout était du grand saint.

Un prêtre présent au procès s'avance à son tour et déclare que c'est bien la vérité, et que, pour lui, il n'a jamais compris qu'on put voir des injures à la morale, dans cet écrit.

Tout finit par un éclat de rire, mais le procureur général en fit une maladie.

\*.\*

Mes excellents amis, j'en appelle à votre honneur, à votre franchise et à votre loyauté, ce qu'Alphonse Karr a dit autrefois, dans une ville où les bons peintres ne sont pas rares, comme vous le savez, ne peut-il pas s'appliquer à n'importe quelle ville du monde, et ne l'avez-vous pas constaté cent fois vous mêmes ?

Ne croyez-vous pas qu'il est bon aussi de rappeler de temps en temps ces observations faites par des

hommes d'un talent incontestable, afin de corriger les fautes de goût que l'on constate partout, et n'est-ce pas rendre un véritable service à ceux qui devraient profiter de ces réflexions plutôt que de se rendre ridicules en prenant la mouche ?

Mais non, on veut poser quand même et ne jamais avouer qu'un reproche est mérité.

On a été jusqu'à dire que j'avais insulté une femme dans l'article auquel je fais allusion.

Par exemple, ceci est par trop bête et ne vaut même pas une réponse.

\*.\*

Laissons ces niaiseries de côté et parlons d'autre chose.

Vous avez certainement assisté déjà à quelques douzaines de banquets, car nous vivons dans un des pays où l'on banquette le plus au monde, à propos de quelque chose, quelquefois, à propos de rien, le plus souvent.

Vous avez en conséquence, encore plus certainement, été dans la nécessité d'avaler des centaines de discours, car le Canada est le pays où l'art de parler est le plus cultivé.

Vous avez souffert ce supplice parce que c'est l'usage.

Eh bien ! je veux essayer de rendre un service à la société et tenter de diminuer les souffrances auxquelles nous condamnons l'étiquette et la routine.

Je propose de supprimer deux santés, qui nous éviteront tout au moins quatre discours.

Ces deux *toasts* dont je demande la suppression sont : *la santé des dames et la santé de la presse*

\*.\*

Ne bondissez pas de colère, comme vous le faites, et écoutez s.v.p.

La santé des dames se propose toujours à la fin du banquet, c'est celle qui précède la santé de la presse, c'est la pénultième des santés.

Si le banquet débute à neuf heures, il est minuit quand on commence à s'occuper des dames, ce qui est très peu poli, et je me suis toujours demandé ce qu'il pouvait y avoir de flatteur pour le beau sexe de se faire louer, quand il brille par son absence, par un citoyen dont le célibat prouve l'antipathie qu'il a contre les dames.

De plus, règle générale, les têtes sont chaudes quand on répond à cette santé, personne n'écoute, la moitié des invités sont partis, ceux qui restent se sont mis à l'aise, et le débraillé qui agrémenté ce moment est de moins en moins convenable.

Et puis, que dit-on, en fin de compte ? Rien qui vaille, des redites, des lieux communs, des absurdités que l'on n'oserait pas dire à une femme du monde, sauf à celle dont on est aimé, auquel cas elle trouvera charmantes toutes les absurdités que l'on pourra révéler.

C'est pourquoi j'insiste pour supprimer cette santé, sauf dans les cas très rares où les femmes assistent à la fête.

\*.\*

Quant à la santé de la presse, avouez que c'est une absurdité criante.

Les journalistes écrivent, et ils sont forcés, assez souvent, d'écrire des choses qui ne leur plaisent pas ; cela devrait suffire.

Ils vont aux banquets auxquels on les invite par intérêt, pour avoir un compte-rendu, c'est-à-dire qu'ils paient vingt fois le pain et le sel qu'on leur offre, et il est cruel de les obliger à dire des choses dont ils ne croient pas un traître mot.

Les honnêtes gens qui voudraient s'occuper de travailler à la suppression de ces deux hors-d'œuvre, mériteraient de la patrie et leurs noms seraient bénis jusqu'à la fin des siècles.

\*.\*

Le procès des Métis est commencé, et d'après toutes les apparences on se dispose à le mener vivement.

L'Angleterre, cette vieille poseuse qui, après avoir eu beaucoup de qualités, ne se fait plus remarquer que par ses défauts, a une singulière manière de comprendre la justice, et quand je dis l'Angleterre je veux parler de ceux qui sont animés de l'esprit qui la distingue.

Tout le monde s'accorde à dire que ces pauvres Métis ont été poussés à bout et qu'ils sont bien

excusables d'avoir eu recours au fusil, quand on a commencé à leur envoyer des balles dans le ventre, mais personne ne songe à attendre la fin de l'enquête commencée au sujet de leurs réclamations.

On finira par dire qu'ils avaient raison.... quand on les aura pendus.

Tout cela n'est guère honorable.

\* \* \*

L'Italie, qui a cru devoir se mettre l'an dernier à la remorque de l'Angleterre, n'a pas trop à s'en féliciter.

Pendant que les Anglais reviennent de l'Égypte au plus vite, les Italiens y restent sans autre espoir que d'y mourir.

Un journal dit à ce sujet :

On représente comme des plus pénibles la condition des troupes italiennes à Massouah. La mortalité y est effrayante, tellement que le commandant de la garnison, le colonel Putti, se voyant dans l'impossibilité de porter remède à un aussi triste état de chose, a été conduit au suicide par le désespoir.

On a dit qu'il avait été frappé d'insolation, mais ce renseignement est erroné.

Le gouvernement italien pourrait bien s'apercevoir bientôt que ses offres de services à l'Angleterre lui seront plus lourdes qu'il ne le supposait, quand il a fait preuve de cet acte de grande générosité.

Vous voyez que la situation n'est pas gaie.

\* \* \*

Provencher se trouvait dernièrement en compagnie d'un mauvais écrivain, qui a la prétention de se dire journaliste, et qui le consultait sur la valeur d'un article qu'il venait de pondre.

Provencher lut la chose et, rendant le panier au fâcheux qui l'obsédait :

—Ah ! monsieur, c'est une chose bien commode que de savoir écrire, quand on est journaliste !... Malheureusement, c'est bien rare !

LÉON LEDIEU.

A PROPOS D'UN ACROSTICHE

18 janvier 1885.

ARRIVE de la soirée de madame Douvre. Très jolie, cette soirée ; beaucoup d'animation, des jeunes filles gracieuses, un orchestre passable et des rafraîchissements sérieux. Par malheur mes bottines étaient d'un point trop petites, et j'ai souffert le martyr, ce qui m'a empêché de flirter avec une ravissante petite personne, qu'on appelle M<sup>lle</sup> Debray. C'est la première fois que je la vois : brune, l'œil éveillé, la bouche spirituelle, de la distinction et mignonne au possible ; une vraie miniature. Quels moments charmants j'aurais pu passer près d'elle si mon esprit n'avait pas été absorbé par mes souliers. Enfin, j'ai dû abandonner la place à onze heures ; je ne pouvais plus y tenir.

21 janvier.

Je l'ai revue, et ma première impression n'a fait qu'augmenter. C'est une petite perfection. Elle vient de Trois-Rivières et demeurera tout l'hiver à Montréal. Nous nous entendons parfaitement déjà, et elle paraît éprouver du plaisir à converser avec moi. Je crois très sérieusement que j'en suis amoureux ; je resterais des heures auprès d'elle à causer de la pluie et du beau temps, et les plus insipides banalités me semblent alors d'un intérêt extraordinaire ; voilà un signe d'amour, où je ne m'y connais pas. A propos de banalités, elle m'a montré son album, que nous avons feuilleté ensemble. Des vers impossibles y sont semés au-dessous d'oiseaux fantaisistes tracés d'un seul coup de plume en paraphe d'épiciers ; sauf une jolie pièce de Lamartine, signée Trouillard, je n'y ai vu que des naïvetés et des fadeurs. Je me disais intérieurement que je ferais bien mieux que tout cela ; aussi, ai-je été ravi quand elle m'a demandé de lui écrire quelque chose. Pour lui prouver que *cela serait bien de moi*, je lui ai promis un acrostiche.

23 janvier.

Je regrette beaucoup de lui avoir promis un acrostiche : d'abord elle s'appelle Pulchérie, et l'on n'a pas idée comme ce nom est rebelle à ce genre d'exercice ; ensuite, je ne suis rien moins que poète, et si j'ai pu à l'occasion tourner quelques méchants madrigaux, je suis le premier à m'en re-

pentir. Mais enfin, il faut tenir ma parole, et j'attends avec impatience que l'inspiration me vienne.

24 janvier.

L'inspiration ne venant pas, j'ai dû aller la chercher. Je me suis donc dirigé vers la solitude de la montagne, et j'ai fait deux fois le tour du cimetière, en raquette. La muse, en dédommagement, m'a soufflé un vers—un seul—si on peut appeler cela un vers :

Pour chanter dignement ta grâce qui me charme.

Tout d'abord ce début m'a enthousiasmé, mais je me suis trouvé arrêté par la lettre u qui doit commencer la seconde phrase. Impossible d'attrapper un mot convenable !—c'est étonnant comme cette lettre u offre peu de ressources aux fabricants d'acrostiches—je ne m'en étais jamais douté auparavant. Comme je me disposais à un troisième tour de cimetière, le vent s'est élevé et une tempête de neige effrayante m'a assailli ; j'ai eu toutes les peines du monde à regagner la ville, et je suis arrivé chez moi exténué de fatigue, tout en répétant le long du chemin :

Pour chanter dignement ta grâce qui me charme.

C'est maigre.

26 janvier.

Je ne sais qui le premier a eu l'idée d'inventer l'acrostiche, mais c'est un bien grand misérable. Que signifient en somme ces tours de force qui vous donnent un mal incroyable pour n'aboutir qu'à d'insipides lieux communs ? On se torture le cerveau pour rendre incompréhensible une pensée qui, exprimée toute simplement, pouvait être bonne en elle-même, et avait au moins l'avantage du naturel ou de la sincérité. Quand on aime une femme, ce sont toujours des expressions naïves qui viennent sur votre bouche lui faire l'aveu de vos sentiments. Les compliments les meilleurs sont ceux les moins cherchés. Pourquoi donc ne pas écrire à une femme comme on lui parlerait ?

Toutes ces réflexions m'éloignent de mon affaire et ne me fournissent pas mon mot commençant par un u. Ce mot introuvable me donne le cauchemar ; il me fait perdre l'appétit et le sommeil. Cet après-midi, j'ai eu la patience de parcourir la lettre u du dictionnaire de Littré ; j'y ai appris des substantifs curieux dont j'ignorais l'existence, mais je suis encore plus perplexe qu'auparavant. Je me couche avec un grand mal de tête.

27 janvier, 2 heures du matin.

Victoire ! le mot est venu—en dormant—comme le proverbe dit vrai ! Je saute à bas du lit, j'allume ma lampe, et ma main fiévreuse trace sur un morceau de papier :

Un rayon de tes yeux seul pourra m'inspirer.

Comment n'ai-je pas pensé plus tôt à ce mot si simple : un ? Mot répété mille fois par jour, cheville bénie des poètes, qui trouve partout son placement comme les bonnes valeurs. Je m'assoupis en murmurant avec béatitude :

Pour chanter dignement ta grâce qui me charme,

Un rayon de tes yeux, seul pourra m'inspirer :

Ce n'est vraiment pas trop mal. Demain, il me faut une rime à *charme*, une autre à *inspirer*, puis deux mots dont les premières lettres soient *l* et *c*. C'est beaucoup pour un seul jour, néanmoins, le succès de cette nuit m'a donné du courage.

28 janvier.

Décidément, mes facultés se ramollissent à ce travail absurde ! Depuis une heure je me creuse la tête en face de mon encre, mon papier et ma plume, et je ne trouve rien. J'ai été obligé d'acheter un dictionnaire de rimes—coût : une piastre et demie. Si encore cela m'avait été de quelque utilité ! Que mettre pour rimer avec *charme* ! Mon dictionnaire m'indique *parme*, *larme*, *désarme*, *alarme*, *arme*, *carme*, *gendarme* ; impossible d'accommoder ces locutions à une idée quelconque. Mais au fait, en ai-je seulement une idée ? Je m'aperçois que je ne sais pas ce que je veux dire. N'importe, je continue, et à tout hasard j'écris cet hémistiche :

L'amour en me frappant

et puis après ?—voilà le hic ;—qu'est-ce qu'il a fait l'amour en me frappant ? Je me le demande ; si mon intention est d'avouer qu'il m'a rendu stupide, je n'aurai jamais avancé une aussi parfaite vérité.

Mon Dieu ! qu'a-t-il bien pu m'avoir fait qui rime avec *charme*, cet amour, quand il m'a frappé ? Ah ! j'y suis :

L'amour en me frappant lâchement me désarme.

Me voilà débarrassé d'un vers—mais Dieu qu'il est bête !—je frémis à la pensée qu'il va falloir encore mettre quelque chose à la suite.

29 janvier.

Hier, j'ai été lui rendre visite ; j'espérais que sa vue me faciliterait mon quatrième vers. Cela ne m'a rien facilité du tout ; je me suis aperçu seulement que, grâce à cet acrostiche funeste, sa présence ne m'était plus aussi agréable. Et voilà bien l'injustice des hommes, je la rends responsable de tout le tracas que j'endure. Le fait est que si elle s'était contentée de s'appeler simplement Marie ou Claire, au lieu de porter ce nom baroque de Pulchérie, je n'aurais pas eu la moitié du mal que j'ai. Elle n'a pu s'empêcher de remarquer ma mauvaise humeur. Pour comble, elle m'a demandé si ma pièce était finie et si je pouvais lui rapporter son album demain. Je lui ai répondu sottement que oui !

30 janvier, minuit.

Ainsi, il n'y a pas à tergiverser ; il faut, coûte que coûte, que cet acrostiche soit terminé cette nuit. La sueur perle à grosses gouttes sur mon front, et plus je cherche plus je me rends compte de l'impasse où je me suis fourré. Ce Trouillard, qui signe de son nom des pièces de Lamartine, était décidément un homme intelligent. Si jamais on me repince, je ferai comme lui. En attendant, plus d'hésitation, chaque minute perdue m'approche de l'abîme ; je suis résolu à toutes les insanités possibles ; pourvu que les premières lettres forment *Pulchérie*, le reste m'est indifférent, elle comprendra si elle peut ; pour le moment, à l'ouvrage.

30 janvier, 4 heures du matin.

Ce n'est pas un acrostiche, c'est un rébus ; ce n'est pas de la prose, ce n'est pas de la poésie, c'est une salade de substantifs, de verbes, d'adjectifs et de pronoms. Mais peu m'importe ; après une nuit blanche je touche à la délivrance ; je n'ai plus qu'une ligne à écrire, je n'ose dire un vers. Voilà le délit : jugez ! J'éprouve comme une joie farouche à la clouer au pilori de la publicité ! puisse cela servir d'exemple à mon prochain !

C'est un mal dangereux, impossible à parer.

Hélas ! si je pouvais en poète sublime

Elever dans mes chants ton âme magnanime ;

Ressusciter ton cœur créé pour être aimé !

Ideal tant rêvé dont trop haute est la cime !

Après un pareil forfait je ressens le besoin de dormir pour... oublier. Demain, je consommerai l'attentat avant de faire ma barbe.

31 janvier.

Le courage m'a manqué ! J'ai déchiré mon élucubration, préférant ne pas tenir ma parole que de livrer ce témoignage flagrant d'ineptie. Que pensera-t-elle de moi ? Je l'ignore. Je lui ai fait remettre l'album par une tierce personne qui lui a annoncé mon départ subit. Je ne la reverrai probablement jamais ! Elle était pourtant bien gentille ! Qui sait ? Et à quoi tiennent les choses ! Sans ce malheureux acrostiche, elle aurait bien pu devenir ma femme !

MAURICE O'REILLY.

NOTES ET IMPRESSIONS

Rien ne caractérise mieux un homme que la manière dont il se conduit avec les sots.—AMIEL.

Les femmes, c'est comme les vagues de l'Océan : toutes les mêmes, jamais semblables.—D. DARC.

Un peuple se repose dès qu'il a conquis ses droits, et il s'affaiblit dès qu'il se repose.—MIGNET.

Les caractères faibles ne montrent de la décision que quand il s'agit de faire une sottise.—THIERS.

Les sciences sont de belles applications de l'esprit humain, les lettres sont l'esprit humain lui-même.—NAPOLÉON I<sup>er</sup>.

Combattre un seul défaut, tendre à une seule vertu sans jamais se lasser, c'est le signe d'une grande âme.



LA BALANÇOIRE

# LA PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

LXXII

**P**eut-être est-elle morte ! murmura Jeanne.  
—Peut-être, en effet, mais je saurai bien à quoi m'en tenir à ce sujet.  
—Comment ?  
—Un de mes amis, un avocat, qui jouit au palais d'une considération très grande, doit faire en sorte d'apprendre dans quelle prison Jeanne Fortier a été conduite. Si elle est vivante, j'irai la voir. Je veux entendre de sa bouche la déclaration qu'elle a faite jadis à la justice. Elle n'a plus de condamnation à craindre aujourd'hui, plus d'acquiescement à espérer. Elle ne mentira pas. Je lui promettrai de faire tout au monde pour obtenir sa mise en liberté, et je tiendrai parole, car un pressentiment m'avertit que je retrouverai tôt ou tard l'assassin de mon père. Dieu est juste !! Un jour il arrive où le criminel sort sans le savoir de l'ombre protectrice où il se cachait, et se livre ! Ce jour viendra. Peut-être est-il proche.

Pour la seconde fois Jeanne fut au moment de se trahir. Ses lèvres s'agitèrent pour crier à Lucien :

—Celle que vous voulez chercher n'est pas morte. Elle est près de vous. C'est moi !

Mais un frisson passa sur sa chair et ses lèvres n'achevèrent point le cri commencé. Une indiscretion suffirait pour la faire arrêter, reconduire en prison, et alors il faudrait dire adieu à toute espérance, renoncer à voir jamais ses enfants. Donc le silence était nécessaire, même devant Lucien Labroue qui songeait à la réhabilitation de la condamnée. Cependant Jeanne, attachant ses regards sur le jeune homme, hasarda ces mots :

—Mais cette malheureuse femme avait des enfants, n'est-ce pas ?

—Oui, à ce que m'a dit ma tante.

—Que sont-ils devenus ?

—Je l'ignore.

La veuve de Pierre Fortier ne pouvait pas insister davantage. Elle baissa la tête et se tut. Lucien reprit, en changeant la nature de l'entretien et en s'adressant à sa fiancée :

—Ainsi, chère petite Lucie, vous êtes heureuse ?

—Oh ! oui, bien heureuse ! ma joie dépasse mon espérance.

—Seulement, ajouta Lucien, il va falloir nous voir moins souvent.

—Pourquoi donc ? demanda la jeune fille, prise d'un tremblement soudain.

—On va s'occuper provisoirement, dans l'hôtel même de monsieur Paul Harmant, d'installer un atelier de dessin, de former une administration et de recruter un personnel. Ma présence sera nécessaire du matin au soir, et M. Harmant, qui veut m'avoir toujours sous la main, désire que je me rapproche de la rue Murillo.

—Je le comprends, mon ami, fit Lucie d'un ton de résignation, votre présence en effet est indispensable. Ainsi, vous allez déménager ?

—Il le faut. Cela ne vous attriste pas ?

—Cela m'attriste un peu, mais il s'agit pour vous d'un devoir à remplir et je prends mon parti. Les premiers jours, l'isolement me semblera cruel ; mais vous trouverez bien, de temps à autre, quelques minutes pour venir ici, et vous me donnerez vos dimanches.

—Et Dieu sait avec quelle joie ! s'écria Lucien.

—Je vivrai donc par l'espérance jusqu'au jour où nous ne nous séparerons plus.

—Je hâterai ce jour de tout mon pouvoir, vous le savez bien.

—Oui, je le sais ; je n'en doute pas.

—Eh ! bien, chère adorée, je suis heureux de vous voir aussi raisonnable ! L'espoir nous soutiendra et les semaines passeront vite.

—Si vite qu'elles passent, murmura la jeune fille avec un soupir, je vais être bien seule ! Lorsque ma porte s'ouvrira, je saurai d'avance qu'elle va me laisser voir un visage indifférent.

Jeanne Fortier s'avança :

—Monsieur Lucien, demanda-t-elle, quand déménagez-vous ?

—Eh bien, maman Lison, dit le fils de Jules Labroue, déménagez ainsi que moi, et venez me remplacer ici. Je serai enchanté de vous savoir auprès de ma fiancée. Vous causerez ensemble de celui qui l'aime de toute son âme et ne vit que pour elle.

—C'est une bonne idée que vous avez là fit la jeune fille à son tour, au moins je ne me sentirai pas isolée dans la maison, et j'attendrai le dimanche avec plus de patience et moins d'ennui.

—Alors, appuya Lucien, l'affaire est entendue. Et sur ce, je vous déclare que la joie m'ayant creusé, j'ai une faim de loup ! Si ma petite Lucie était bien gentille, elle m'inviterait à dîner en compagnie de maman Lison.

Lucie frappa dans ses mains.

—Je ne demande qu'à être bien gentille ! s'écria-t-elle impétueusement, je vais mettre le couvert pendant que notre bonne amie ira aux provisions.

Jeanne pleurait de joie. Elle était heureuse. Etrange bonheur qui ne pouvait se manifester que par les larmes !



Bientôt nos trois personnages furent assis autour de la table étroite. —(Voir page 101, col. 3)

—Je dois me mettre dès demain en quête d'un logement.

—Alors le vôtre sera libre dans quelques jours ?

—Oui.

—Payez-vous cher de loyer ?

—Cent cinquante francs, et le terme, dont il reste plus des trois quarts à courir, est payé d'avance. C'est de l'argent perdu pour moi si la concierge ne trouve pas à louer immédiatement.

—M. Lucien, je voudrais prendre la suite de votre location.

—Vrai, maman Lison ! s'écria Lucie.

—Oui, ma chère mignonne demoiselle ; il me plaira de demeurer près de vous. Vous ne pouvez pas vous figurer comme je vous aime et comme j'aime M. Lucien. Ma grande joie sera de vous parler de lui tous les jours.

du quai Bourbon, pour aller faire une visite à sa fiancée. Celle-ci attendait le dimanche avec impatience, et, quand arriva ce dimanche tant désiré, ce fut un jour de complet bonheur pour les deux jeunes gens et pour Jeanne.

L'entrée du fils de Jules Labroue chez le millionnaire Paul Harmant avait mis un élément de distraction dans la monotonie habituelle de la vie de Mary. Du jour où Lucien devint l'hôte assidu de la rue Murillo, la santé de la jeune malade parut se rétablir. Ce changement soudain ne pouvait échapper aux regards vigilants de l'extremement. Il en conclut qu'il ne s'était point trompé en croyant découvrir dans le cœur de Mary un amour naissant pour le fils du mécanicien d'Alfortville ; il n'envisageait pas sans une certaine épouvante cet amour, ou plutôt ses conséquences possibles, et il attendait avec angoisse

LXXIII

La veuve de Pierre Fortier courut chercher des provisions, et bientôt nos trois personnages furent assis autour de la table étroite où Lucie ne se doutait guère qu'elle faisait face à sa mère, où Lucien ne soupçonnait pas qu'il coudoyait la femme accusée du meurtre de son père ! Etrange caprice du hasard ! Le matin de ce même jour, le jeune homme avait déjeuné, rue Murillo, avec le véritable assassin ! Avons-nous besoin d'affirmer que le modeste repas du quai Bourbon se prolongea jusqu'à près de neuf heures du soir.

Dès le lendemain, ainsi que cela était convenu, Lucien prenait possession de son emploi chez Paul Harmant. En compagnie de Mary qui cherchait des prétextes pour se rapprocher de lui, il faisait transformer en atelier de dessin la grande pièce voisine de la bibliothèque, puis il se mettait en mesure de rassembler quelques dessinateurs dont il connaissait le mérite, et cherchait pour lui-même un logement dans le quartier Monceau. Il trouva trois petites pièces au quatrième étage d'une maison de la rue Miroménil, et deux jours après il en prit possession, tandis que de son côté Jeanne Fortier s'installait à côté de Lucie vers laquelle une instinctive adoration la poussait. Lucien, prodigieusement occupé, n'avait pas pu trouver un instant, depuis son départ

le moment où sa fille, dont il connaissait le caractère, viendrait lui faire confiance de ses sentiments.

Pendant un mois, il ne survint aucun changement matériel dans la position de nos personnages. Mary, cependant, s'éprenait de jour en jour davantage de Lucien Labroue, et celui-ci commençait à s'apercevoir de la trop grande bienveillance de la jeune fille à son endroit. Cette bienveillance, à la nature de laquelle il était impossible de se tromper, le mettait à la gêne, car il aimait passionnément Lucie, et tous les millions de la terre n'auraient pu le déterminer à transiger avec son cœur. Il comptait sur la prochaine ouverture des ateliers de Courbevoie pour interrompre, ou du moins pour rendre beaucoup plus rares, les rapports établis entre lui et mademoiselle Harmant.

— Quand elle ne me verra plus que de loin en loin, pensa-t-il, elle ne pensera plus à son caprice.

L'événement parut d'abord lui donner raison. L'ouverture à l'usine vint, pendant un instant, non pas éteindre l'amour de Mary, mais l'enraya. Lucien n'apparaissait plus que rarement à l'hôtel de la rue Murillo. La surveillance des travaux réclamait sa présence continuelle à Courbevoie. Mary souffrait en silence de cet éloignement et parfois, n'y tenant plus, elle allait sous un prétexte futile trouver son père à la fabrique pour voir Lucien, pour échanger quelques mots avec lui. De ces rares et courtes entrevues elle emportait un peu de bonheur.

Un samedi soir, le fils de Jules Labroue reçut une lettre de Georges Darier. Le jeune avocat l'invitait à déjeuner pour le lendemain. Il avait, disait-il, une communication à lui faire. Lucien pensa qu'il ne pouvait refuser l'invitation de son ami, et le soir même, après la fermeture des ateliers, il se rendit chez Lucie pour lui annoncer qu'il ne pourrait, comme d'habitude, passer avec elle toute la journée du dimanche, mais qu' aussitôt après le déjeuner, il s'empresserait d'accourir. Lucie aimait trop le jeune homme pour ne point accepter sans plainte cet involontaire abandon.

— Pour rien au monde je ne voudrais vous voir froisser un ami à qui vous devez tant, répondit-elle. Faites ce qu'il vous demande et revenez dîner avec moi. Nos heures de joie seront moins longues, mais ne seront pas moins complètes.

Le lendemain, à l'heure indiquée, Lucien arriva rue Bonaparte. Il trouva chez Georges le peintre Etienne Castel. Celui-ci avait appris par son expulsi l'admission de Lucien chez Paul Harmant, et la situation importante qu'il occupait dans l'usine.

Je vous félicite de votre succès, monsieur Labroue, dit-il en lui serrant la main. Vous êtes digne du bonheur qui vous arrive, et je crois qu'un bel avenir s'ouvre devant vous.

— Je le crois aussi, monsieur... je l'espère répliqua Lucien, et je ne cache point, à vous qui me portez intérêt, que j'ai de hautes ambitions.

— Lesquelles ?

— Voler un jour de mes propres ailes... travailler, non plus pour les autres, mais pour moi-même.

— Songeriez-vous à reconstruire, à un moment donné, les ateliers de votre père à Alfortville ?

— J'y songe. C'est un devoir que je me suis imposé et auquel je ne faillirai pas ! Dès que j'aurai mis de côté la somme indispensable pour commencer des travaux sur une toute petite échelle, je les commencerai. La mémoire de mon père me soutiendra.

— Je te félicite de cette résolution, mon ami ! dit Georges. Elle est d'un bon fils et d'un grand cœur. L'ambition ainsi comprise me paraît une noble chose. Et puisque nous songeons au passé, je vais te rendre compte des démarches que tu m'as prié de faire au sujet de cette femme condamnée pour les crimes d'incendie et d'assassinat.

— Jeanne Fortier ?

— Oui, Jeanne Fortier.

— Eh ! bien ?

— Coupable ou non, la malheureuse femme a cruellement souffert.

— Ce que souffrent toutes les condamnées, je suppose.

— Beaucoup plus. Après sa condamnation elle est devenue folle.

— Folle ! s'écrièrent à la fois Lucien et Etienne Castel.

— Oui, et elle est restée ainsi privée de raison pendant dix ans à la Salpêtrière.

— En est-elle sortie ?

— Oui.

— Comment ?

— Un incendie, allumé par un obus pendant le siège et gagnant le pavillon qu'elle habitait, produisit sur elle un effet de terreur qui réveilla sa mémoire et lui rendit la raison avec le souvenir.

— Et alors ?

— Alors elle fut transférée à la maison centrale de Clermont, où elle devait finir sa vie, ayant été condamnée à la réclusion perpétuelle...

— Elle est morte ? demanda vivement Lucien.

— Non, mais il y a deux mois, trompant la surveillance des gardiens, elle s'est évadée sous le costume d'une des religieuses qui sont chargées du service de l'infirmerie.

— Evadée ! s'écria Etienne Castel, et on n'a point retrouvé sa trace ?

— Non, jusqu'à présent, mais il est peu probable que sa liberté se prolonge. Son signalement a été envoyé dans toutes les directions et, un peu plus tôt ou un peu plus tard, la malheureuse se fera prendre.

— Pauvre femme ! murmura le fils de Jules Labroue, tu avais raison de le dire, elle a beaucoup souffert ! Qui sait si maintenant je la verrai jamais, et j'aurais tant voulu la voir, lui parler. Comment l'idée d'une évasion lui est-elle venue ?

— On doit rester à cet égard dans le champ des suppositions, répliqua Georges. Mais il paraît, d'après les renseignements obtenus, qu'elle avait fait faire des démarches pour connaître le sort de ses deux enfants dont son arrestation l'avait séparée. Ces démarches étant restées sans résultat, il est plus que probable qu'elle s'est enfuie pour chercher elle-même son fils et sa fille. C'est en les cherchant qu'elle se livra. Du moins on le croit fermement au parquet et à la préfecture de police.

— Pauvre créature ! répéta Lucien ; pauvre mère ! On me parlait d'elle il y a quelques jours.

— Qui donc ? demanda Georges.

— Une femme qui jadis a suivi le procès. Elle me disait qu'effectivement, Jeanne Fortier avait des enfants.

— Quelle espèce de femme ? fit le peintre avec curiosité.

— Une porteuse de pain qu'on appelle dans le quartier Dauphine "Maman Lison," mais qui se nomme en réalité Lise Perrin.

Ce sujet de conversation semblant épuisé, Etienne Castel dit à Georges :

— Quand viendras-tu visiter ton tableau ?

— La semaine prochaine, mon ami.

— Préviens-moi la veille afin de me trouver à l'atelier.

— C'est convenu. Mon petit cheval fait-il bon effet ?

— Tu verras cela, je veux te laisser le plaisir de la surprise.

A partir de ce moment l'entretien roula sur la peinture et les artistes. Le déjeuner s'acheva gaie- ment. Lucien n'oubliait pas qu'il avait promis à sa fiancée de revenir le plus tôt possible ; aussi demanda-t-il à Georges la permission de le quitter de bonheur et prit-il le chemin du quai Bourbon.

## LXXIV

Lucie attendait, en compagnie de "maman Lison," devenue son inséparable. Jeanne trouvait le moyen de se rendre utile de mille manières à la jeune fille. Elle nettoyait avec un soin minutieux les deux pièces du petit logement, faisait les commissions, et Lucie, déchargée de ces soucis, pouvait donner tout son temps au travail. L'ouvrière commençait à éprouver pour sa voisine une amitié filiale. Les manifestations de cette amitié mettaient souvent des larmes dans les yeux de la pauvre mère, qui se figurait par instant retrouver en Lucie sa fille. Lorsqu'elle vit Lucien Labroue franchir le seuil de la chambre, elle voulut se retirer par discrétion.

— Restez donc, bonne maman, lui dit le nouveau venu, c'est jour de fête aujourd'hui pour ma chère Lucie, et vous en prendrez votre part.

Jeanne ne demandait qu'à rester.

— Ah ! vous êtes bon, monsieur Lucien ! fit-elle avec émotion. Vous l'aimez bien notre chère

demoiselle ; mais je l'aime autant que vous ! Ne la quitter jamais, voilà ce que je voudrais !

— Cela viendra peut-être.

— Comment ?

— De la façon du monde la plus simple. Lorsque nous serons mariés Lucie aura un appartement qu'il faudra soigneusement entretenir. Si vous voulez nous suivre, vous vous chargerez de cet entretien.

— Si je veux vous suivre ! s'écria Jeanne ; mais rien que la pensée d'aller vivre avec vous deux remplit mon cœur de joie !

— Ainsi, vous acceptez ?

— Ah ! je le crois bien que j'accepte, et plutôt cent fois qu'une, et je vous suis profondément reconnaissante.

— Vous avez eu une excellente pensée, mon ami, dit Lucie à son tour ; si maman Lison m'aime, je le lui rends bien ! Il me semble trouver en elle la mère que je n'ai jamais connue.

— Et je vous adore, chère mignonne, comme si vous étiez ma fille ! s'écria Jeanne en prenant Lucie dans ses bras et en la serrant contre sa poitrine.

Ce fut un moment d'émotion ineffable pour les deux femmes, ignorant que les liens étroits du sang les unissaient, mais poussées l'une vers l'autre par la plus tendre affection.

— Maman Lison, fit Lucien au bout d'un instant, vous souvenez-vous qu'il y a quinze jours ou trois semaines, en nous entretenant de mon père, nous avons parlé de cette malheureuse femme condamnée pour un crime dont je crois qu'elle est innocente ?

Jeanne tressaillit.

— Oui, oui, je m'en souviens, répondit-elle vivement.

— Je vous avais promis de m'informer d'elle.

— C'est vrai.

— Eh bien ! j'ai eu de ses nouvelles aujourd'hui.

Jeanne tremblait de tous ses membres. Ce fut d'une voix à peine distincte qu'elle répéta :

— De ses nouvelles ?

— Oui, par un ami, Georges Darier, l'avocat, que j'avais prié de savoir dans quelle maison Jeanne Fortier était détenue.

— Et il l'a su ?

— Oui. La malheureuse, après avoir été folle pendant dix années à la Salpêtrière, a recouvré la raison et on l'a transférée à Clermont.

La veuve de Pierre Fortier ne se sentait plus une goutte de sang dans les veines. Pour ne se point trahir, il lui fallait faire appel à toute son énergie, à toute sa force de volonté.

— Alors elle est à Clermont ? bégaya-t-elle.

— Non. Elle s'est évadée de sa prison il y a deux mois.

— Evadée ! s'écria Lucie. Ainsi, elle est libre ?

— Oui, mais pas pour longtemps, selon toute apparence, car on suppose qu'elle ne s'est enfuie qu'afin de chercher ses enfants, et on compte sur ses démarches imprudentes pour la reprendre et la réintégrer à la maison centrale.

Jeanne frissonnait. Elle détournait la tête pour cacher sa pâleur livide. Plus que jamais elle comprenait qu'il lui fallait se taire et se cacher.

Le matin de ce même dimanche où nous avons montré Lucien Labroue déjeunant chez son ami Georges Darier, Mary s'était levée plus tard que de coutume. La fille du millionnaire était, ce jour-là, singulièrement sombre et triste. Elle resta dans sa chambre jusqu'à l'heure du déjeuner, pensant à Lucien dont l'indifférence visible à son endroit lui semblait à la fois blessante et incompréhensible, Mary souffrait véritablement. L'amour, dans ce cœur tout neuf, avait fait des progrès rapides. La jeune malade, avec ses libres allures d'enfant gâtée, grandie au milieu des mœurs libres et des flirtages américains, avait agi de manière à ce que Lucien ne pût ignorer la passion qu'il inspirait. Pourquoi donc semblait-il méconnaître ou dédaigner cette passion ? Sans trêve et sans relâche Mary se posait l'énigme insoluble que nous venons de formuler.

Le fils de Jules Labroue, nous l'avons dit à nos lecteurs, s'était bien aperçu des sentiments de la jeune fille, mais, outre qu'il aimait Lucie exclusivement et plus que tout au monde, l'idée ne lui

serait jamais venue d'élever ses ambitions jusqu'à l'unique enfant de l'industriel. L'énorme fortune de Paul Harmant lui semblait créer, entre lui et Lucie, un abîme infranchissable. Il avait donc une double raison pour paraître ne point comprendre les avances de mademoiselle Harmant, et pour les accueillir avec une froideur respectueuse. Cette froideur dont Mary s'étonnait et s'irritait lui causait un violent trouble moral, et ce trouble réagissant sur son état physique la rendait plus souffrante. Le mal, un instant enrayé, reprenait le dessus. A de certaines heures, l'enfant, luttant contre l'évidence, se disait :

—Peut-être m'aime-t-il, mais, sans fortune et simple employé chez mon père, il n'ose lever les yeux sur moi, il lutte contre lui-même et me cache un amour qu'il croit sans espoir. Ce doit être cela. C'est cela certainement.

Puis elle ajoutait :

—Il faut l'éclairer, il faut qu'il sache bien que l'espoir lui est permis et que s'il veut, s'il ose, je deviendrai sa femme. Appartenir à Lucien, c'est ma vie. Si je ne suis pas à lui, je mourrai.

La jeune fille se trouvait dans cette disposition d'esprit lorsque la femme de chambre vint l'avertir que le déjeuner était servi. Le dimanche, dans la maison de Paul Harmant, appartenait tout entier au repos. Le riche industriel, fatigué par les travaux de la semaine, profitait de cette journée pour oublier ses affaires pendant quelques heures. Au plus beau moment de l'après-midi, il conduisait Mary au bois, et passait la soirée en sa compagnie. La plus grande joie de ce misérable était de se trouver en tête à tête avec son enfant. Mary descendit et rejoignit son père dans le petit salon. Il alla vivement à sa rencontre et l'embrassa à deux ou trois reprises.

—Tu es sortie de chez toi ce matin plus tard que de coutume, chère mignonne, lui dit-il ensuite. Es-tu souffrante ?

—Un peu, répliqua la jeune fille. Mais ce n'est point cela qui m'a fait garder la chambre.

—Qu'est-ce donc ?

—J'étais en humeur de réfléchir.

—Eh bien, allons nous mettre à table, et tu me diras en déjeunant quel était le sujet de tes réflexions.

On gagna la salle à manger et Mary se plaça en face de son père.

—Voyons, reprit ce dernier en souriant, après avoir servi sa fille, à quelles choses sérieuses pensais-tu ?

—Je me disais qu'il y a dans la vie plus d'ombre que de soleil, et plus de souffrance que de joie.

Le prétendu Paul Harmant ne put réprimer un geste de surprise.

—Je ne te comprends pas ! fit-il. L'ombre ne peut exister pour toi qui n'as qu'à former un désir pour le voir satisfait, et quant aux souffrances de la vie, tu es encore trop jeune pour les connaître. Que te manque-t-il pour être heureuse ?

—Me permets-tu d'être franche ?

—Non seulement je te le permets, mais je t'en prie !

—Eh ! bien, je suis heureuse auprès de toi... heureuse de ta tendresse, mais la tendresse d'un père ne suffit pas à remplir un cœur de jeune fille. Je ne suis plus une enfant... j'aurai dix-neuf ans bientôt. Ne songes-tu point à me marier ?

L'ex-contremaître de Jules Labroue eut un petit frisson. Il se rapprocha de Mary qu'il entourait de ses bras.

—Te marier déjà ! me séparer de toi, chère mignonne ! murmura-t-il. Mais tu ne sais donc pas que c'est ta présence qui me donne l'activité, l'énergie, le courage, l'ambition ! Si tu n'étais pas là, près de moi, tout s'écroulerait ; il me semble que je n'aurais plus qu'à mourir.

Et Jacques Garaud disait vrai. Depuis son retour en France, il était, à de fréquents intervalles, assailli par des remords qu'il ne parvenait à chasser qu'en regardant sa fille. Mary seule lui donnait la force de lutter contre ses souvenirs.

## LXXV

—C'est toi, père, à ton tour, qui te crées des idées noires ! s'écria la jeune fille. Pourquoi n'envisages-tu que le côté attristant de la situation ?

—Il y en a donc un autre ? demanda le millionnaire.

—Sans doute. Je pourrais très bien être mariée et ne point te quitter.

—Ne vaudrait-il pas mieux rester comme nous sommes ?

—Tu parles en égoïste, père, et c'est mal ! Tu as dû penser cependant plus d'une fois qu'un jour viendrait où mon cœur n'appartiendrait plus à toi seul.

—J'y ai pensé, mignonne. J'y ai pensé souvent, et jamais sans souffrir. Je me suis dit qu'un jour tu donnerais une part de ton cœur, la plus grande, hélas ! Je sais que fatalement ce jour arrivera, mais j'essaye de le reculer. Et puis j'ai fait un rêve.

—Lequel ?

—La fortune que j'amasse pour toi te permet d'aspirer aux plus belles alliances. S'il te plaisait d'être duchesse, tu trouverais un duc tout prêt à te donner son titre en échange de tes millions. Je veux pour toi un mari dans une position brillante. Un mari qui flatte ton orgueil.

—Flatter mon orgueil, à quoi bon ? interrompit vivement Mary ; ce n'est pas dans les satisfactions vaniteuses, selon moi, qu'est le bonheur. Un titre, cela s'achète, tu viens de le dire, et rien de ce qui s'achète ne donne les joies vrais, les joies de l'âme, les joies du cœur. Moi aussi j'ai rêvé, non pas un duc, mais un mari qui m'aimerait, tandis que le grand seigneur, m'épousant pour ma fortune, ne daignerait m'accorder que son indifférence.

—Eh ! qui donc ne t'aimerait ! s'écria Paul Harmant.

Mary garda le silence et sentit ses yeux se remplir de larmes. Elle pensait à Lucien Labroue. Le millionnaire reprit :

—Mais nous discutons dans le vide, au sujet d'éventualités douteuses, car tu ne songes point à te marier encore, tu n'aimes personne.

Au lieu de répondre à cette question indirecte, Mary releva la tête et dit :

—A propos du mariage, j'ai des opinions diamétralement opposées à celles que tu émettais tout à l'heure. Je ne désire point une alliance brillante, je ne tiens pas à ce que l'homme que j'épouserai soit riche. Je ne lui demanderai que trois qualités : la franchise, la résolution et le courage. Avec cela on a tout ce qu'il faut pour devenir "quelqu'un," fût-on le plus modeste employé. Je place le cœur avant les titres et avant les sacs d'écus. Peut-être ai-je tort, et beaucoup de femmes ne sont point de mon avis, je le sais. Sans me permettre de les blâmer, je les plains, et quand je me marierai, ce sera d'après mes idées et non d'après les leurs.

(La suite au prochain numéro.)

## LA BALANÇOIRE

(Voir gravure)

Regardez-les, ces deux sœurs, ces deux charmantes enfants sur l'escarpolette.

La plus jeune, sans crainte et sans effroi, s'abandonne toute entière au plaisir, car elle est avec sa grande sœur !

Le bel âge que celui que nous avons quand nous nous amusons à la balançoire !

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

Un fumeur n'a pas sitôt terminé son repas qu'il s'empresse d'allumer son cigare, sa pipe ou sa cigarette. Mauvaise habitude ! car le tabac paralyse légèrement les voies digestives et arrête la digestion. Il est donc bon de mettre un peu d'intervalle entre le moment où l'on a terminé son repas et celui où l'on veut se livrer aux douceurs du tabac.

En amour comme en politique, on promet avec entraînement, on tient le moins possible.

Si vous trouvez les étés moins chauds, les hivers plus froids, l'homme plus laid, les femmes moins semblables, ne le dites pas : on croirait que c'est vous qui changez.—G.-M. VALTOUR.

## MÉLANCOLIE

A l'heure où les oiseaux commencent à se taire,  
—Hormis le rossignol, dont le chant gracieux  
Prête un charme de plus au souffle de mystère,  
Dont s'emplit la forêt quand s'étoilent les cieux ;—

J'aime dans les grands bois m'égarer solitaire,  
Cherchant dans leurs fourrés frais et silencieux,  
L'oubli momentané des chagrins de la terre,  
Qui procure à mon âme un calme précieux.

Je sens tant de bonheur à cette quiétude,  
Que je maudis le jour troublant ma solitude,  
Et peuplant la forêt de mille bruits divers :

Je regagne mon gîte, ennuyé, très morose,  
Pestant contre moi-même et contre toute chose,  
Ne trouvant rien de bien dans le vaste univers !

THÉODORE G.

## LE GÉNÉRAL GRANT

(Voir gravure)

Le général Ulysse S. Grant est mort le 22 juillet dernier, à Mount McGregor, des suites d'un cancer à la langue. Né le 27 avril 1822, à Point Pleasant, O., il avait donc 63 ans lors de son décès. Il fut le dix-huitième président des Etats-Unis. Il obtint ses diplômes à l'école militaire de Westpoint, en 1843. En 1854, il demeura près de Saint-Louis, sur une ferme, et en 1859 il fut employé par son père, à Galena, dans le commerce de cuir.

Nommé officier de recrue d'un régiment de l'Illinois le 17 juin 1861, il eut son cheval tué sous lui à la bataille de Belmont. La capture du Fort Donelson fut virtuellement la première victoire des armées fédérales. C'est alors que le nom du gén. Grant se répandit dans tout le pays, et il fut de suite nommé major-général (16 février 1862) des volontaires. Il remporta une victoire à Corinth, fit le siège de Vicksburg, où il fit 27,000 prisonniers. La défense de Chattanooga est considéré comme un brillant fait d'armes. Le 2 mars 1864, il fut nommé lieutenant-général de l'armée fédérale. Grant avait alors 700,000 hommes de troupes sous ses ordres qu'il divisa en deux parties : l'une sous le gén. Meade, devant se diriger sur Richmond ; l'autre, sous le gén. Sherman, devant attaquer la ville d'Atlanta. Après plusieurs batailles, le gén. Lee, des troupes confédérées, rendit son épée à Grant, le 6 avril 1865, devant le Palais-de-Justice, à Appomattox. Le 25 juillet 1866, Grant fut nommé général de l'armée des Etats-Unis, poste créé expressément pour lui.

En 1868 Grant fut élu président des Etats-Unis. Ce fut sous son administration qu'eut lieu l'arbitrage de Genève qui condamna l'Angleterre à payer aux Etats-Unis la somme de \$15,000,000, pour dommages causés par des vaisseaux confédérés partis des ports anglais.

En 1872 Grant fut élu de nouveau à la présidence. Il a été l'un des premiers capitaines militaires des Etats-Unis ; généralement sombre et peu loquace, il avait un sang-froid remarquable et une volonté de fer. Les Etats-Unis perdent en lui une de leurs gloires nationales.

## RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 104.—CHARADE

Où passe mon Premier, mon Deuxième est passé.  
Mais de trouver mon Tout on est embarrassé.

### SOLUTIONS :

No. 101.—Les mots sont : Estoics et Cotes.

No. 102.—Le mot est : Four-mi.

No. 103

BLANCS.	NOIRS.
1 D 8e F R	1 F pr. D
2 P 4e R, échec et mat.	Si 1 R pr. T (3e R)
2 T pr. F, échec et mat.	Si 1 R pr. T (3e F)
2 D pr. F, échec et mat.	

### ONT DEVINE :

Problèmes. — Mlle Délima Leclerc, Montréal ; Mlle Clara Chassé Cacouna ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Saint-Raymond ; Dame Calixte Roy, Côtes-de-Neiges ; J.-Bte Clément, fils, Ste-Scholastique.  
Rébus.—A O. Martin, Montréal.



REBUS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :  
L'abus n'empêche pas l'usage.

**CHOSSES ET AUTRES**

Les longues sécheresses des provinces sud de la Russie ont complètement détruit les moissons.

—Savez-vous ce qui donne le plus de satisfaction à une femme ?  
—Sa beauté ?  
—Non... La laideur d'une autre.

Les pouvoirs de M. Grévy, président de la République française, expirent le 30 janvier 1866. C'est du 30 décembre 1885 au 15 janvier 1886 que devra avoir lieu l'élection.

La population du Soudan souffre de la famine, les champs n'ayant pas été cultivés par peur des Anglais. Il n'y a pas d'exportation, et tout l'argent du pays passe à acheter des armes et des munitions que l'on envoie au Mahdi.

Les Etats-Unis fournissent chaque année à la Grande-Bretagne \$100,000 de cornes, de pieds et de sabots. Une partie en revient en écaïlle, pour les couteliers, et le reste va à Sheffield pour la coutellerie fine. Une partie des os de bœufs sert à faire des imitations d'ivoire.

De 2,540 empereurs et rois qui ont régné sur 64 peuples, 300 ont été chassés de leur pays, 24 se sont suicidés, 12 ont perdu l'esprit, 100 sont morts sur le champ de bataille, 126 ont été emprisonnés, 25 sont morts à la suite de mauvais traitements, 151 ont été assassinés et 108 exécutés.

Les nouvelles d'Espagne continuent de représenter la situation sanitaire comme très grave. L'affolement s'empare de la population de Madrid, qui déserte en masse la capitale pour échapper au choléra. En plusieurs endroits on signale de véritables scènes de sauvageries causées par la peur ; partout le clergé agit puissamment pour ramener la population à plus de calme en donnant l'exemple de son dévouement.

La plus grande église du monde est celle de Saint-Pierre à Rome : elle peut abriter 45,000 hommes. Le dôme de Milan en contient 32,000, Saint-Paul à Rome 32,000, le dôme de Cologne 35,000. Puis viennent l'église de Saint-Paul à Londres et celle de Pétronus à Boulogne, avec de la place pour 25,000 dans chacune. La Hagia Sophia, à Constantinople, maintenant entre les mains des Turcs, peut recevoir 23,000 hommes.

—Comment ! vous avez à peine 40 ans et vous êtes veuf pour la troisième fois ! Avouez que vous êtes venu en aide aux circonstances !  
—Non ! non ! Pas le moins du monde ! J'ai eu de la chance, voilà tout !

Le lendemain de la noce, on parle d'héritité à table.  
—Chez nous, les femmes vivent très longtemps, dit la belle-mère ; plusieurs ont vécu cent ans.  
—Ah ! mais vous ne m'aviez pas dit ça, dit le nouvel époux !

**FRAUDE**

Afin de mettre le public en garde contre les personnes peu scrupuleuses qui se permettent de vendre de l'eau minérale de différentes sources, pour celle de Saint-Léon, qui possède des qualités que les autres eaux minérales n'ont pas, nous publions ci-dessous la liste des dépôts à Montréal où le public sera certain de se procurer la véritable et ce breuvage minéral de Saint-Léon :  
M. Baridon, 803, rue Ste-Catherine ; Jos. Bellevue, 45, Place Jacques-Cartier ; M. F. Larin, rue Notre-Dame, coin de la rue Saint-Jean-Baptiste ; J. J. Flinn, 370, rue Craig ; N. Quintal et Fils, 113, rue des Commissaires ; Fraser Viger & Cie., 221, rue Saint-Jacques ; Alph. Jolicoeur, 2624, Sanguinet ; Daoust & Frère, 952, Ste Catherine ; Isate Pigeon, rue St-Jacques, coin de la rue Sainte-Marguerite ; M. Précourt, 551, Mignonne ; M. Payette, 4624, Ontario ; E. Christin, 1004, Ontario ; M. Lemieux, 788, Ontario ; M. Gascon, 286, Beaudry ; E. Brouillet, 112, Champlain ; U. Laporte, 536, Mignonne ; D. C. Brosseau, 1440, Notre-Dame ; M. Riendeau, rue St-Gabriel ; Albion Hotel, rue McGill ; St-Lawrence Hall ; J. N. Grenier, 586, Mignonne ; M. Leblanc, 286, Craig.

E. MASSICOTTE & FRÈRE,  
Seuls agents pour Montréal.  
217, rue St Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)  
Nouvelles approvisionnement reçu tous les jours, en bouteilles, en cruches et en quarts.



**Chemin de Fer Intercolonial**

**ARRANGEMENTS D'ÉTÉ**

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours, Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15 "
Arrivant à la Rivière-du-Loup.....	11.50 P. M.
" à Trois-Pistoles.....	12.55 "
" à Rimouski.....	2.30 "
" à Petit Métis.....	3.23 "
" à Campbellton.....	7.00 "
" à Dalhousie Junction.....	7.40 "
" à Bathurst.....	9.28 "
" à Newcastle.....	10.57 "
" à Moncton.....	1.40 A. M.
" à St-Jean.....	5.30 "
" à Halifax.....	9.15 "

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P.M. concourent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche. Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.  
On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,  
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No 1364 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,  
Surintendant-en-chef.  
MONCTON, N.-B., Juin 1885.

**La Cie de Lithographie et d'Imprimerie GEBHARDT-BERTHIAUME,**

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factures imprimés promptement et à bas prix.

**TOUJOURS EN MAINS :**

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

**DR. H. E. DESROSIERS,**

70, RUE ST-DENIS, MONTREAL.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue St-Gabriel, No. 30. Montréal.

**C'EST L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON,**

**PRIMES MENSUELLES**

DU

**MONDE ILLUSTRÉ**

1re Prime	-	-	\$50
2me "	-	-	25
3me "	-	-	15
4me "	-	-	10
5me "	-	-	5
6me "	-	-	4
7me "	-	-	3
8me "	-	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86

**94 Primes \$200**

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

UN REMEDE INFALLIBLE POUR TOUTES LES MALADIES,

E. MASSICOTTE & FRERE, SEULS AGENTS A MONTREAL.

**"JOHNSTON'S FLUID BEEF."**

N. G. GOVETTE,

BOUCHER,

MARCHE D'HOCHELAGA,

Etaux 1 et 3

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

**NEWSPAPER ADVERTISING**

A book of 100 pages. The best book for an advertiser to consult, be he experienced or otherwise. It contains lists of newspapers and estimates of the cost of advertising. The advertiser who wants to spend one dollar, finds in it the information he requires, while for him who will invest one hundred thousand dollars in advertising, a scheme is indicated which will meet his every requirement, or can be made to do so by slight changes easily arrived at by correspondence. 149 editions have been issued. Sent, post-paid, to any address for 10 cents. Write to GEO. F. ROWELL & CO., NEWSPAPER ADVERTISING BUREAU, (105 Spruce St. Printing House Sq.), New York.

DR. J. L. EROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

FLAVIEN J. GRANGER,

PAFETIER.

13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.